

minent, les effets qu'elles produisent, s'il veut les combattre avec intelligence et efficacité.

Cet enfant qui n'a de l'existence que le souffle, que l'instinct, vous devez l'étudier le scruter, le deviner. Votre travail, votre observation doivent suppléer à l'absence presque absolue de renseignements de sa part. Son langage propre se résume en pleurs, en cris, en convulsions, ce n'est que de la mimique, mimique expressive, instructive, pour celui qui se donne la peine de l'étudier. A vous donc de rechercher minutieusement ce qu'elle veut exprimer.

Sous ce point de vue, vous y trouverez non-seulement profit et avantage professionnels, mais de plus plaisir véritable. Le savant qui cherche à approfondir les questions les plus ardues, l'architecte qui combine ses plans, l'inventeur qui cherche à réaliser son idéal, n'éprouvent-ils pas une véritable jouissance malgré leur fatigue intellectuelle et corporelle ? Ne sont-ils pas heureux lorsque leurs œuvres apparaissent au grand jour ? Il en est et il doit en être de même pour le médecin. Plus les obstacles à renverser sont nombreux, difficiles, plus les efforts doivent redoubler à les supprimer. C'est là la véritable récompense du travailleur.

Dans cette lutte incessante contre ce terrible fléau de l'humanité ; la maladie, le médecin, quoique hélas ! souvent vaincu, ne doit jamais se laisser abattre. Et c'est surtout chez les enfants que vous ne devrez pas désespérer, ni rester bras croisés, devant le mal qui les frappe ; vous assisterez souvent à de véritables résurrections.

Luttez donc toujours et quand même, mais pour cela préparez-vous bien afin de n'être pas pris au dépourvu.

N'oubliez pas, non plus, que les premiers malades que vous aurez à traiter, seront peut-être des enfants ; si vous avez négligé leur histoire pathologique, vous le regretterez amèrement : de ce début dépendent votre réputation et votre avenir.

Outre cette question d'intérêt personnel, vous devez songer à la question d'intérêt public, national. Comme tout citoyen, vous devez vous efforcer de contribuer le plus possible au bien-être général. Devenus par vos études des ennemis acharnés de la maladie, il est de votre devoir de protéger ceux qui se confient à vous. La société vous regarde comme ses sauveurs, ne la trompez pas ; conservez-lui ce qu'elle a de plus cher, de plus précieux, son espoir, c'est-à-dire ses enfants.

Epargnez-lui, autant que faire se pourra le désolant spectacle des chars funèbres qui sillonnent, à chaque instant, nos rues. Elle ne vous en sera peut-être pas reconnaissante, mais du moins vous pourrez dire que vous avez fait votre devoir, et si un jour, ces petits êtres que vous avez